L'institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT)

Premier laboratoire d'histoire au Centre National de la Recherche
Scientifique

Louis Holtz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3046>

DOI : 10.4000/ccrh.3046

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Louis Holtz, « L'institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT) », *Les Cahiers du Centre de
Recherches Historiques* [En ligne], 36 | 2005, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 07 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3046> ; DOI : 10.4000/ccrh.3046

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT)

Premier laboratoire d'histoire au Centre National de la Recherche Scientifique

Louis Holtz

- 1 L'Institut de recherche et d'histoire des textes a largement bénéficié, je me fais un plaisir de le rappeler, de la bienveillance et de l'estime des fondateurs de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Jean Glénisson, qui a dirigé cette équipe du Centre national de recherche scientifique (CNRS) de 1965 à 1985, est un élève de Fernand Braudel, à qui du reste il a succédé dans son enseignement à São Paulo. Par ailleurs, des membres éminents de l'EHESS ont siégé dans le conseil scientifique de notre Institut, Lucien Febvre du temps de Jeanne Vielliard et, il n'y a pas si longtemps, Jacques Le Goff. Mais les débuts de l'Institut de recherche et d'histoire des textes remontent à l'immédiate avant-guerre.
- 2 C'est en effet le 7 mai 1937 que fut décidée sa création. Avant de retracer l'histoire de cette création, je voudrais faire deux remarques préliminaires destinées à faire comprendre quel en était l'enjeu scientifique.
- 3 Et d'abord la dénomination du nouvel Institut. Elle avait fait l'objet d'une longue discussion entre les deux principaux fondateurs, Félix Grat et Jeanne Vielliard, qui hésitaient entre « Institut des textes » et « Institut de recherche et d'histoire des textes » et c'est cette dernière formule, plus précise, qui prévalut : elle n'en était pas moins ambiguë. Il n'y a pas lieu d'ergoter sur ce qu'est ou n'est pas un texte, car même en l'absence d'une définition satisfaisante, ce concept est assez musclé pour être opérationnel, et c'est ce qu'on lui demande, l'essentiel étant non pas de spéculer sur une définition, mais de disposer d'un instrument pour agir. Ce qui, à première vue, manque à la dénomination retenue, c'est une limite dans l'espace et dans le temps : textes écrits à quelle époque, dans quelle zone géographique, sur quels supports ? Mais cette absence même a été voulue, avec l'idée que la démarche, qui en fait concernait de façon concrète et immédiate les textes conçus, rédigés, transmis, dans le monde occidental et ses marges,

du temps où l'instrument de fabrication de l'écrit était la main, pouvait et même devait être étendue à toute sorte de textes, émanant d'autres régions du globe, y compris l'imprimé, à quoi l'on peut ajouter aujourd'hui « l'enregistré » sous forme audio-visuelle et électronique. J'en veux pour preuve l'objectif très large et ambitieux qu'assignait Jeanne Vieillard à l'Institut dont elle avait pris la direction : « le but de cet institut est d'étudier la transmission écrite de la pensée humaine ».

- 4 Que l'Institut de recherche et d'histoire des textes se soit limité aux textes latins, grecs, hébreux, arabes, sans perdre de vue quelques langues vernaculaires ou voisines des langues principales (copte, syriaque etc.), qu'il ait borné son champ d'action des origines méditerranéennes à l'an 1500 et laissé de côté les documents épigraphiques, cela relève simplement de la division du travail, et l'on pouvait concevoir, sous des formes légèrement différentes, d'autres instituts frères ayant les mêmes objectifs, par exemple, textes de l'Extrême-Orient, période de l'imprimé postérieure à l'an 1500, etc. Bref, la dénomination du nouvel institut ne le clôturait pas derrière de hautes murailles, mais en faisait plutôt une vitrine.
- 5 Ma deuxième remarque préliminaire, c'est que l'initiative se plaçait dans le courant plus large qui, entre les deux guerres, amena la philologie à approfondir et même à renouveler ses méthodes. Pour des disciplines comme l'histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge, la critique textuelle, la connaissance des manuscrits, l'édition des textes, la philologie allemande avait au XIX^e siècle donné l'impulsion décisive. Mais dans les domaines littéraire et historique, les renouvellements sont lents et les progrès s'opèrent par sédimentation : dois-je rappeler que certaines grandes collections de textes, comme les *Acta Sanctorum* ou la *Patrologie de Migne*, de conception largement antérieure à la philologie germanique du XIX^e siècle, sont encore d'un usage courant aujourd'hui faute de mieux, et que la seule amélioration possible, de nos jours, consiste à mettre ces grands recueils sur cédéroms ? Pareillement, l'érudition philologique d'aujourd'hui vit encore largement sur l'apport des grandes entreprises du XIX^e siècle telles que la *Real-encyclopädie* de Pauly-Wissowa, les éditions Teubner, les *Monumenta Germaniae Historica* et les études fondatrices des grands savants que furent Theodor Mommsen, Ulrich von Wilamowitz et Ludwig Traube.
- 6 Pourtant, entre les deux guerres un tournant se dessine, beaucoup plus international, en ce sens que Français, Italiens et Anglo-saxons font entendre leur voix et disputent aux Allemands le quasi-monopole qui était le leur jusqu'alors. Ainsi, les Français prennent l'initiative d'une bibliographie annuelle couvrant toutes les disciplines de l'Antiquité, *L'Année philologique*, créée dans les années vingt par Jules Marouzeau. L'entreprise sonnera le glas de la bibliographie allemande de Bursian, excellente collection mais dont la méthode de regroupement par sujet ne correspondait plus à l'accélération de la recherche. Un peu partout, on sent aussi la nécessité d'accompagner de traductions les éditions critiques et l'on voit apparaître de nouvelles collections, sur le modèle des éditions Budé. De même, des disciplines comme la papyrologie s'organisent et apportent des textes qui renouvellent notre connaissance du monde antique. Mais surtout l'histoire culturelle revendique sa place, avec le concept de « réception » du patrimoine antique et médiéval, qui conduit à porter une attention nouvelle à la transmission de l'héritage du passé. Cette conception permet aux barrières de tomber entre des disciplines qui découvrent tout l'intérêt qu'elles auraient à collaborer.
- 7 Enfin, parallèlement à la découverte de gisements nouveaux, papyrologiques, archéologiques, on voit se dessiner dès les années trente le besoin de revisiter les sources

traditionnelles de nos connaissances, et l'on s'aperçoit combien sont mal exploitées, voire inexploitées, la plus grande partie des sources manuscrites de nos bibliothèques. Des savants comme Pasquali en Italie, Jean Mallon, Robert Marichal, Alphonse Dain en France, Elyas Avery Lowe et Paul Oskar Kristeller aux États-Unis, Bernhard Bischoff en Allemagne inaugurent des méthodes plus strictes et plus critiques en mettant au premier plan ce qu'on appelle encore parfois les disciplines auxiliaires de l'histoire, celles qui permettent de remonter aux sources mêmes de notre savoir. Finalement s'esquisse une vraie révolution méthodologique.

- 8 Il n'est pas indifférent que la création de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, l'une des plus originales contributions françaises à ce grand mouvement, soit venue de l'École des chartes. Depuis sa refondation sous la Monarchie de juillet, c'est cet établissement qui, par l'initiation aux disciplines techniques permettant à la critique de s'exercer sur des bases sûres, enseigne à conserver, mais aussi à interpréter sous tous leurs aspects les documents des dépôts d'archives et des bibliothèques : depuis toujours, l'élève de cette grande école est mis au contact de documents concrets, réels, et apprend en premier lieu à les déchiffrer. Mais la part que prit l'École des chartes dans la fondation de l'Institut de recherche et d'histoire des textes n'émanait pas d'une décision de son directeur ou de son conseil d'administration. Elle résulta de l'initiative, quasiment privée, d'une poignée d'anciens élèves, ou plutôt d'un élève, qui sut s'entourer de la compétence de quelques consœurs. Car cette création est issue de la volonté tenace d'un homme exceptionnel, dont la ville de Laval a célébré en 1998 le centenaire de la naissance, Félix Grat, archiviste paléographe, qui était aussi, en 1937, député de la Mayenne.
- 9 C'était un homme de caractère. Devançant l'appel de sa classe, il s'était engagé en 1918 et signalé par son courage sur le front, il avait passé avec succès, étant encore sous les drapeaux, sa licence de droit, sa licence de lettres classiques et le concours d'entrée à l'École des chartes. Puis, après avoir soutenu sa thèse des chartes qui portait sur les actes de Louis II le Bègue, Louis III et Carloman, des rois bien oubliés qui se sont succédé sur le trône de France de 877 à 884, Félix Grat, élève de Ferdinand Lot à l'École pratique des hautes études (EPHE), section des sciences historiques et philologiques, avait été nommé, en 1924, membre de l'École française de Rome... C'est durant ce séjour romain qu'il fit la connaissance de Dom Henri Quentin, moine de Solesmes : la vie, comme l'histoire, est faite de rencontres fortuites.
- 10 Le cardinal Achille Ratti, ancien préfet de la bibliothèque Ambrosienne de Milan puis de la bibliothèque vaticane, devenu en février 1922 le pape Pie XI, avait en effet relancé le projet de Pie X, d'une édition critique de la *Vulgate*. La réalisation du projet, confiée depuis le début à l'ordre bénédictin, se trouvait entre les mains de Dom Quentin qui travaillait depuis 1908 sur les manuscrits de la Vulgate et avait offert à Pie XI en 1922 un mémoire intitulé *Considérations sur l'établissement du texte de la Vulgate*. En 1926, il exposait dans son *Essai de critique textuelle* des vues diamétralement opposées au manifeste publié deux ans plus tard par le médiéviste Joseph Bédier en faveur du choix du « meilleur manuscrit ». Dom Quentin était partisan de commencer le travail d'édition critique par un inventaire exhaustif de tous les manuscrits du texte, persuadé que de nombreuses sources manuscrites, capitales pour l'établissement de celui-ci, étaient restées jusque là inconnues et inexploitées. On sait que la nouvelle édition de la Vulgate, confiée par Pie XI en 1933 à une communauté de Bénédictins spécialement créée à cette fin, celle de l'abbaye Saint-Jérôme sur la rive droite du Tibre et à laquelle ont appartenu de nombreux religieux français, s'est achevée il y a moins de dix ans. L'amitié entre Dom Quentin et

Félix Grat a valeur de symbole : elle relie l'Institut de recherche et d'histoire des textes à la tradition bénédictine de l'érudition représentée au XVII^e et XVIII^e siècle par Dom Mabillon et les Mauristes.

- 11 Juste retour des choses, ce qui vaut pour la Bible vaut pour n'importe quel texte transmis par manuscrit. Convaincu par les arguments de Dom Quentin, Félix Grat profite de son séjour non loin de la Bibliothèque Vaticane pour appliquer la même méthode aux manuscrits des auteurs classiques latins, en particulier à Tacite. Quelques années plus tard, en 1933, il parcourt à ses frais, appareil photographique en mains, les bibliothèques d'Espagne, où il découvre des manuscrits inconnus de Cicéron, Ovide, Lucain, Stace. Chargé de conférence à l'EPHE, où il étudie les manuscrits des classiques latins, chargé également d'un cours de sciences auxiliaires de l'histoire à la Sorbonne puis d'un cours d'histoire médiévale à Nancy, Félix Grat embrasse d'un même regard philologie et histoire, latin classique et latin médiéval. Aucun universitaire n'avait jusque-là partagé un tel idéal, tant les filières, les carrières, comme les institutions, étaient en France (les choses ont-elles changé aujourd'hui ?) étanches et cloisonnées.
- 12 Répertorier l'ensemble des manuscrits des auteurs classiques latins est une action de recherche complexe que ne pouvait réaliser un seul homme, fut-il actif comme Félix Grat. Voilà, dans le secteur des sciences humaines, des humanités, comme on disait alors, un genre de programme qui dépassait les institutions existantes, universités ou grandes écoles : autrement dit, il fallait que la recherche systématique que Félix Grat rêvait d'entreprendre fût menée dans un cadre institutionnel nouveau. Sur ce point, il rejoignait l'idéal des chercheurs en sciences exactes auxquels, depuis quelques années et avec divers vocables la Caisse nationale de la recherche, sous les auspices, depuis 1933, du Conseil supérieur de la recherche, assurait un cadre de travail et une carrière fixe.
- 13 S'il était resté professeur, Félix Grat n'eût sans doute rien obtenu. Cet homme n'avait jamais eu d'engagement politique, jusqu'au jour où les agriculteurs de la Mayenne étaient venus lui proposer de se porter candidat pour les élections d'avril-mai 1936 qui virent la victoire du Front populaire. Élu sous l'étiquette de républicain national, donc à droite sur l'échiquier politique, contre le radical sortant, un autre radical et un candidat communiste, Félix Grat renonce à son enseignement pour se consacrer entièrement à son mandat, mais celui-ci lui fournit l'occasion de réaliser le projet qui lui tenait à cœur depuis les temps de l'École française de Rome. Député très apprécié par ses collègues de tout bord, Félix Grat demande un rendez-vous à l'homme à qui, après un court passage d'Irène Joliot-Curie dans ce poste, Léon Blum avait officiellement confié la destinée de la recherche avec le titre de sous-secrétaire d'État à la recherche scientifique, Jean Perrin, prix Nobel de physique, qui était alors dans les dernières années de sa vie.
- 14 Perrin préside le 7 mai 1937 une réunion, place de Fontenoy, à laquelle ont été conviés le célèbre romaniste Mario Roques, membre de l'Institut, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, Julien Cain, le directeur de l'École française de Rome, Jérôme Carcopino, l'helléniste Paul Mazon, le romaniste Jean Faral, ainsi que le linguiste Paul Vendryès. On notera les institutions représentées et l'accord qui aboutit à la décision de créer un institut de recherche transdisciplinaire. La Caisse nationale de la recherche scientifique accueillait ainsi, pour la première fois de son histoire, un laboratoire relevant du secteur des humanités. C'était là une percée notable, un précédent important pour toutes sortes de disciplines, que cette entrée d'une équipe d'historiens philologues dans le cercle étroit et jalousement gardé de la recherche scientifique. Il est vrai que l'existence d'une section des humanités, parmi les huit sections du Conseil supérieur de la recherche

créé en 1933, rendait pour ainsi dire inévitable qu'un jour s'ouvrît aussi un premier laboratoire dans ce secteur. Il est à supposer que Jean Perrin fut sensible à cet argument.

- 15 Le nouvel institut, placé sous la direction bénévole de Félix Grat et doté d'un budget permettant notamment de recruter du personnel auxiliaire, fut installé auprès du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, dans la salle dite de la Rotonde. Heureuse localisation, facilitée par Julien Cain : elle mettait l'Institut de recherche et d'histoire des textes de plain pied avec le fonds richissime des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et avec les catalogues et instruments de travail dont dispose le département en cause. Plus grande encore était la valeur symbolique de cette localisation : elle scellait la collaboration entre recherche et bibliothécaires qui, avec les archivistes de tous pays, conservaient les documents sur lesquels allait travailler l'Institut de recherche et d'histoire des textes.
- 16 Pour structurer son institut, Félix Grat s'est, dès le début, tourné vers celle qui avait été sa condisciple à l'École des chartes et à l'École française de Rome, Jeanne Vielliard, alors conservateur aux Archives nationales. Il obtient son détachement sur un poste de maître de recherche et lui donne le titre de secrétaire général du nouvel institut. Jeanne Vielliard était une pionnière : major de sa promotion à l'École des chartes, elle avait été la première femme admise à l'École française de Rome, et, sur les traces de Marie Curie, elle fut la première femme à diriger un laboratoire des sciences de l'Homme lorsqu'elle prit la place de Félix Grat au lendemain de sa mort héroïque. Sa thèse sur le latin des diplômes mérovingiens n'a pas vieilli. Dès 1938, deux autres chartistes rejoindront l'équipe : Marie-Thérèse Boucrel, future épouse du regretté André Vernet, et Élisabeth Pellegrin, qui allait se révéler bientôt un chercheur de grande envergure. Presque dès le début, le socle du nouvel institut était ainsi constitué de chartistes. À la veille de la seconde guerre mondiale, toutes les trois, à tour de rôle, ainsi que d'autres recrues auxiliaires, partent en mission dans les bibliothèques européennes pour repérer, décrire et photographier les manuscrits des auteurs classiques latins.
- 17 Rapidement, le projet s'était largement étoffé et le programme considérablement enrichi. L'aspect technique et documentaire, à savoir la réalisation de photographies des manuscrits repérés, était inséparable de l'aspect scientifique. En fait, Félix Grat était aux aguets de toutes les innovations technologiques susceptibles de trouver une application dans le domaine des humanités. On visait la confection d'une banque de données documentaire qui serait mise à la disposition de tous les chercheurs du monde : les obstacles juridiques, dont notre époque est hérissée, n'existaient pas et les bibliothèques se montraient moins jalouses de leurs fonds qu'aujourd'hui.
- 18 Surtout, l'initiative concernant les manuscrits latins pouvait être étendue à toute sorte de manuscrits occidentaux, quel que fût l'alphabet : le champ d'action de l'équipe était en effet délimité et justifié, depuis le début, par l'unicité de l'histoire du livre occidental. Déjà Félix Grat envisageait la création d'une section arabe, d'une section grecque : devenu à la Chambre des députés secrétaire de la commission des affaires étrangères, il avait effectué une importante mission diplomatique en Syrie et avait été reçu au patriarcat de Constantinople. Mais en arrière-fond, le travail de préparation de la recherche était colossal. Que l'on songe notamment qu'il n'existait aucune bibliographie générale des auteurs latins postérieurement au VI^e siècle de notre ère : c'est Élisabeth Pellegrin qui allait se charger de la constituer. Il fallait dépouiller tous les ouvrages généraux, consulter les éditions existantes, créer des fichiers, repérer les textes anonymes. Il n'y avait à l'époque ni carte perforée, ni bien sûr informatique, et l'instrument de base était

la fiche cartonnée, manuscrite ou dactylographiée. Il en a été confectionné des dizaines de milliers, qui ont rempli des centaines de tiroirs.

- 19 Nous avons conservé les lettres autographes de Félix Grat donnant, avec son enthousiasme coutumier, des instructions précises, minutieuses même, pour l'organisation du travail, en homme qui avait longtemps couvé et mûri le projet. Déjà la salle mise à la disposition des chercheurs à la Bibliothèque nationale ne suffisait pas. Nous savons que dès l'été 1939, donc avant même le repli de l'Institut aux Archives Départementales de Laval, un accord avait été passé entre Félix Grat et la direction des Archives nationales, pour l'installation dans les locaux des Archives de la jeune équipe, trop à l'étroit rue de Richelieu. Mais la guerre était là, et il fallut, dès la fin du mois d'août 1939, partir pour Laval. Ce n'était qu'une solution provisoire, la place de cet institut ne pouvant être qu'à Paris. Auparavant déjà, après le départ en flèche de 1937, les difficultés avaient commencé : depuis la chute du ministère Blum et donc de Jean Perrin, les crédits se faisaient rares et le député-directeur devait multiplier les démarches et les lettres pour faire respecter les promesses de l'administration. Le combat continu pour les budgets avait commencé...
- 20 À la déclaration de guerre, Félix Grat qui était, par son statut de député, dispensé de toute obligation militaire, s'engage pour servir dans un corps franc, autrement dit, la partie commando d'un régiment. Ce n'est donc pas lui mais Jeanne Viellard qui dirige en fait l'institut lorsque, le 19 octobre 1939, le CNRS est créé, absorbant tout ce qui relevait auparavant de la Caisse nationale de la recherche : j'étais en culottes courtes, mais je me rappelle très précisément avoir entendu la nouvelle à la radio.
- 21 Hélas, la destinée du capitaine Félix Grat est tragique : il meurt au champ d'honneur le 13 mai 1940 au soir, alors qu'à la tête de ses hommes il tentait de reprendre aux Allemands la hauteur du Hetschenberg, dans les Ardennes, contre-offensive dérisoire face à l'armée allemande mécanisée. Félix Grat était conscient de la faiblesse de l'armée française. Il était allé le dire personnellement à Daladier à qui il avait demandé audience. Encore moins d'un mois avant sa mort, le 19 avril, sous le ministère Reynaud, lors d'un comité secret de la Défense nationale, il était intervenu pathétiquement pour dénoncer le manque de moyens dont souffrait l'armée française, sans dotation, sans munitions, sans véhicules, et ne disposant que d'un armement vieillot. Nous avons conservé de sa main le canevas de cette intervention... Mais déjà il était trop tard.
- 22 Comme on le voit, l'Institut de recherche et d'histoire des textes a son histoire à lui, mais qui émerge aussi bien à la grande histoire qu'à l'histoire des sciences et du CNRS. Ces années héroïques marquent la destinée de l'équipe, soucieuse de rester fidèle non seulement à l'orientation scientifique que lui a donnée son fondateur, mais aussi à son dynamisme. Cet idéal n'a jamais été remis en cause depuis ce temps déjà lointain.
- 23 Ce n'est pas le lieu de retracer ici, une à une, les diverses étapes de la vie de cette équipe, d'évoquer l'audience internationale qu'elle s'est acquise, d'évoquer ses nombreuses publications ni de dresser le bilan de son action. Je voudrais pourtant, ayant relaté les circonstances de la fondation de l'IRHT, m'arrêter un instant sur trois de ses caractéristiques.
- 24 Au premier plan, je mettrai la durée. L'Institut de recherche et d'histoire des textes a récemment eu le bonheur lui aussi de célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. La petite équipe de cinq ou six titulaires des années 1937-1940 a grandi jusqu'à dépasser la centaine de membres, ingénieurs comme chercheurs, et s'est diversifiée en

sections linguistiques et en sections thématiques, selon le plan établi par son fondateur. Il y a un corollaire à la durée : c'est le fait que le développement de l'équipe a été progressif, embrassant peu à peu tous les aspects du manuscrit.

- 25 Une seconde caractéristique me semble être le partage rationnel du travail entre, d'une part des sections de recherche complémentaires (histoire des textes mais aussi histoire du support du texte, histoire des modes de transmission directe, indirecte, par traduction...) et, d'autre part des services techniques qui mettent leur point d'honneur à être à la pointe, jadis pour la photographie, aujourd'hui pour la numérisation et les technologies de la communication.
- 26 Enfin, il faut souligner aussi le type d'organigramme qui a prévalu et qui garantit l'efficacité de la recherche dans cet institut : une direction forte, unique pour l'ensemble des lieux où se déroule l'activité, gérant, en relation avec les délégations régionales du CNRS, le budget, les missions et tous les dossiers administratifs, donnant l'impulsion, mais étant à l'écoute des diverses équipes et de leurs responsables, dans un dialogue permanent (un conseil de laboratoire a fonctionné dans cet institut bien avant que la direction du CNRS n'en fit une obligation). De 1937 à 1997, seuls quatre directeurs se sont succédé à la tête de l'équipe, et ont travaillé dans le même esprit.
- 27 En guise de conclusion, permettez-moi de suggérer en quoi, selon moi, l'Institut de recherche et d'histoire des textes est depuis sa création un institut d'histoire. Ce n'est pas seulement parce que son fondateur était un historien, ni non plus parce que l'existence, au sein de l'Institut, d'une section de diplomatique l'oriente, pour une part, vers l'étude de documents qui n'ont rien de littéraire. Ce n'est pas seulement parce qu'en vertu même de sa dénomination, cet institut se doit de recueillir les éléments propres à retracer l'histoire de la transmission des textes les plus divers, et par là de reconstituer bribe à bribe l'histoire culturelle des époques que le texte a traversées et influencées.
- 28 Non, ce qui fonde véritablement la vocation historique de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, c'est le fait, comme l'écrivait Henri-Irénée Marrou, que, « si l'histoire ne se fait pas uniquement avec des textes, elle se fait *surtout* avec des textes, dont rien ne peut remplacer la précision ». Or, l'Institut de recherche et d'histoire des textes, pour la période et dans la zone géographique de son ressort, prend les textes à leur source, en amont de toute édition, ou même pour les inédits si nombreux, avant toute édition. Du reste, comme l'écrit le regretté Robert Marichal :

Un historien scrupuleux ne doit se fier sans enquête préalable à aucune édition. Prendre les textes à leur source, cela veut dire en recenser les témoins, les dater, les localiser, évaluer l'importance de chacun, leur donner leur place dans une série, bref mettre ces sources à la disposition de la recherche, dans une remise en cause virtuelle des connaissances acquises et en tenant compte du fait que nous ne sommes jamais sûrs à cent pour cent d'avoir sous les yeux, pour un texte transmis par voie de copie successive, ce qu'a exactement écrit l'auteur. Des préceptes qui valent non seulement pour les textes historiques, mais pour n'importe quel genre de textes, juridiques, littéraires, scientifiques, théologiques, liturgiques, etc.
- 29 Bref pour tous les textes sur lesquels l'historien peut s'appuyer pour écrire l'histoire.
- 30 Dans un des domaines essentiels des sources de l'histoire des mondes méditerranéen et européen, l'Institut de recherche et d'histoire des textes est donc, au service de la connaissance, comme un temple de l'érudition, une notion parfois très injustement décriée, parfois même oubliée, mais parfois aussi brillamment retrouvée. L'érudition est tout le contraire de l'enfermement individuel dans un champ étroit de la recherche, elle

requiert la maîtrise d'un faisceau de méthodes et de techniques complémentaires, l'éveil à l'émergence de nouveaux instruments de recherche, le don de la communication et de la collaboration, un esprit critique développé, et surtout beaucoup de recul par rapport à l'objet historique, le sens de la remise en cause, le refus des modes, l'indépendance d'esprit. Ces valeurs sont toujours celles qu'essaie de mettre en pratique le plus ancien institut de sciences humaines du CNRS.

AUTEUR

LOUIS HOLTZ

CNRS/IRHT